



SALLES EN BEAUJOLAIS⁽¹⁾

Au début de ses *Mémoires*, la comtesse de Genlis conte ainsi sa réception et celle de sa sœur au Chapitre noble des chanoinesses d'Alix, en Lyonnais. — « Toutes les dames habillées comme dans le monde, mais avec des robes de soie noire sur des paniers et de grands manteaux doublés d'hermine, étaient dans le chœur. Un prêtre, qu'on appelait le grand prieur nous interrogea, nous fit réciter le *Credo*, ensuite nous fit mettre à genoux sur des carreaux de velours. Alors il devait nous couper une mèche de cheveux ; mais comme il était très vieux et presque aveugle il me fit une coupure au

(1) Le livre auquel, depuis de nombreuses années, travaille M. Eugène Méhu *Salles en Beaujolais* va sortir dans quelques semaines des presses de Mâcon. — G. LENOÛRE, le délicat auteur de *Vieilles Maisons*, *Vieux Papiers*, *le Tribunal révolutionnaire*, et de tant d'autres merveilles, a bien voulu écrire une préface pour ce livre dont il a eu en mains les premières bonnes feuilles.

La Société des sciences et arts du Beaujolais est heureuse de pouvoir mettre aujourd'hui cette jolie préface sous les yeux de ses lecteurs.

bout de l'oreille, ce que je supportai héroïquement sans me plaindre : on ne s'en aperçut que parce que mon oreille saignait. Cela fait, il mit à mon doigt un anneau d'or bénit, m'attacha sur la tête un petit morceau d'étoffe blanc et noir, long comme le doigt, que les chanoinesses appelaient *un mari*. Il me passa les marques de l'ordre, un cordon rouge et une belle croix émaillée, et une ceinture d'un large ruban noir moiré. Cette cérémonie terminée, il nous fit une courte exhortation, après laquelle nous allâmes, dans l'église même, embrasser toutes les chanoinesses ; puis nous entendîmes la grand'messe. Le reste de la journée... se passa en festins, en visites chez les dames et en petits jeux très agréables. Dès ce moment on m'appela Madame la comtesse de Lancy... le plaisir de m'entendre appeler *Madame* surpassa pour moi tous les autres. Dans ce Chapitre, on était libre de faire ou non des vœux à l'âge prescrit ou plus tard... ; on n'était obligé de résider au Chapitre que lorsqu'on avait fait des vœux et, dans ce cas, on était forcé de rester au Chapitre deux ans sur trois ; on allait passer l'année de liberté où l'on voulait. Il y avait, dans ce Chapitre, ainsi que dans quelques autres, une espèce d'adoption formellement autorisée par les statuts. Chaque chanoinesse ayant fait des vœux avait le droit d'*aniécer*, c'est-à-dire d'adopter pour sa nièce une jeune chanoinesse étrangère, sous la condition que cette jeune personne prononcerait ses vœux quand elle en aurait l'âge, et, qu'en attendant, elle resterait toujours avec elle. Alors la tante adoptive pouvait laisser après elle à sa nièce ses bijoux, ses meubles, sa petite maison et sa prébende. M^{me} la comtesse de Chigny, une de nos parentes et chanoinesse de ce Chapitre, offrit de *m'aniécer*. Elle était riche et elle pressa beaucoup ma mère de consentir à cette adop-

tion ; ma destinée, sans doute, eût été beaucoup plus paisible si l'on eût consenti ! »

De fait, la galante comtesse resta six semaines au Chapitre d'Alix, sans plus ; simple épisode de son existence tumultueuse. D'autres aventures, si nombreuses, la guettaient, que, de ce calme séjour, regretté par convenance, elle ne parle pas davantage : et c'est juste assez pour éveiller la curiosité, sans la satisfaire. Quelle pouvait être la vie de ces dames nobles groupées en communauté sans aucune des austérités du cloître ? Comment étaient nés ces asiles, semi-laïques, semi-conventuels, où se réfugiaient jadis, effrayées du tourbillon mondain, certaines âmes avides de silence, de prière et de tranquillité, mais pas assez sûres d'elles-mêmes, cependant, pour renoncer absolument aux petites vanités, au bien-être, à l'indépendance. Il y avait là, entre la sainteté, qui fut toujours d'accès difficile, et la frivolité, alors quasi-obligée, du siècle, une singulière transaction répondant certainement à un état d'esprit délicat et scrupuleux où se retrouve quelque chose du parfum discret de la vieille France.

Mais, de ce qu'étaient ces paisibles oasis, aux trois quarts fermés aux dangers et aux brutalités de la vie du monde, nous ne savons rien ; nul historien ne nous y a conduits et ces choses sont pour nous rangées parmi ces mystères de la vie intime de nos ancêtres, mystères qu'il serait si précieux de pénétrer et d'éclaircir. C'est pourquoi on aura tant d'intérêt et de plaisir à lire l'étude que M. Eugène Méhu consacre au Chapitre noble de Salles en Beaujolais. C'est au noble amour des vieilles pierres qu'il doit de l'avoir entreprise. Une fruste église de village, un fragment de cloître somptueux, quelques pierres tombales éparses en un jardin, l'ont un jour arrêté et retenu. C'est une tradition que Cuvier reconstituait, à l'aide d'un fragment

d'ongle, le squelette entier d'un mastodonte. Cette reconstitution se trouve aujourd'hui de nouveau réalisée, car, parti d'une simple enquête archéologique, M. Méhu, épanouissant son sujet avec la belle obstination des passionnés, nous donne un grand livre d'histoire qui nous ouvre, toute large, une fenêtre sur l'autrefois.

De ce qu'est l'ouvrage au point de vue de la conscience et de l'érudition, je me garderai de dire un seul mot. Le haut patronage de *Société des sciences et des arts du Beaujolais* indique suffisamment ce qu'on en peut attendre et les érudits qui composent cette société ne pardonneraient pas à un profane de leur signaler le mérite d'un livre qu'ils ont apprécié. Mais il se trouve ici autre chose qu'une monographie locale, et c'est de quoi ceux qui sont respectueusement curieux du passé de la France, à quelque région qu'ils appartiennent, seront à M. Méhu reconnaissants.

Voici donc révélée l'intimité de ces Chapitres nobles dont la porte restait entr'ouverte, afin qu'un peu de l'air du monde pût circuler dans le cloître, et où la règle se faisait abordable à celles qu'effrayait le complet renoncement ou le saint héroïsme nécessaire aux rudes austérités. Le tableau est charmant autant que pittoresque : chacune des dames du Chapitre a sa maison, — on pourrait dire son hôtel; une de ces confortables maisons de jadis, avec un bel escalier à rampe de fer, et de vastes pièces tendues de tapisseries : les jeunes filles, les *nièces*, vivent là sous la tutelle de ces nobles femmes, s'instruisant des bonnes manières et des sentiments élevés, qui sont le principal de la vie, plus que de grammaire et de calcul, qui en sont le vulgaire accessoire. On va, on vient, sans autre règle que son goût, sans autre surveillance que celle d'une vieille chanoinesse indulgente dont

personne n'a peur. On n'est astreint à rien qu'à paraître deux fois par jour au chœur. On bavarde, on travaille à l'aiguille, on répète les cantiques qu'on chantera à l'église. Le soir, on se réunit tantôt chez la prieure, tantôt chez l'une des dames, pour jouer, causer, faire des lectures. Et que lit-on ? Oh ! pas du sévère, bien sûr : « Des énigmes, des logogryphes, des *épîtres à M^{lle} Emilie de P... qui doit épouser un officier au printemps prochain si la guerre n'est pas déclarée...* » des *impromptus*, des *bergeries*, des *roucoulades* dans le genre de celle-ci où se retrouve l'intérêt peureux que tous ces cœurs craintifs éprouvent pour le dieu malicieux contre lequel ils se sont mis en garde :

Zulir fut l'objet de ma flamme ;
 Jugeant son cœur d'après mon âme
 Je crus l'aimer jusqu'au tombeau.
 D'une erreur qui me fut si chère
 Hélas ! dans sa course légère.
 Le temps déchira le bandeau.
 L'amour éteignit son flambeau...

Mais il savait le rallumer ; et, quoique la porte du Chapitre ne fût qu'entr'ouverte, il parvenait parfois à entrer. Dame ! on l'y recevait du mieux qu'il était possible...

Il convient de dire que, pour se fortifier contre ses attaques, les hommes, en principe, n'étaient pas reçus chez les chanoinesses de Salles. Pourtant une exception conciliait tout : Mesdemoiselles les *nièces* pouvaient recevoir la visite de leurs frères et les présenter à leurs amies. Les brillants uniformes de l'armée du roi se mêlaient, ces jours-là, aux élégants et sombres costumes des dames. Que de chuchotements dans le Chapitre, que de jolis rêves, que de dénouements tendres !... L'un de ces dénouements fut le mariage

d'une des jeunes chanoinesses, Alix-Françoise des Roys, avec un capitaine au régiment de Dauphin-Cavalerie, qui s'appelait Pierre de Lamartine; le grand poète naquit de cette union et ce n'est point le moindre titre de gloire que puisse revendiquer la noble institution de Salles en Beaujolais.

A cette époque, la prieure du Chapitre était M^{me} Victoire Richard de Ruffey; elle était fille d'un procureur de la Chambre des Comptes de Dijon: sa jeune sœur, Sophie, avait épousé, à seize ans, un président sexagénaire aux Comptes de Dôle, le marquis de Monnier. Sophie, malgré son nom de sagesse, se lassa vite de ce morose époux; elle s'éprit d'un turbulent gentilhomme provençal, laid, emporté, brutal, grêle et superbe: Mirabeau. Passion, aveux, désespoir, enlèvement, poursuites, emprisonnements, on sait l'histoire. La pauvre Sophie de Monnier qui termina son aventureuse carrière en s'asphyxiant par amour pour un autre que le tribun tant adoré, n'a point laissé trace de son passage à Salles. Hélas! que n'y vécut-elle paisible et respectée, comme la prieure, sa sœur, dont la gestion fut la gloire et la fortune de la communauté! Rien que le contraste entre ces deux existences justifie l'institution: combien de Sophie de Monnier compterait l'agonie tourmentée et galante de la vieille société, s'il ne s'était trouvé des refuges contre les tempêtes, douces serres chaudes où fleurissaient, dans la paix et le recueillement, des âmes semblables à celle de M^{me} de Ruffey.

A cette dernière prieure était réservée la peine d'assister au désastre terminal: la Révolution survint: tout fut mis à l'encan, vendu, brisé, pillé; les dames durent quitter ces calmes demeures où elles avaient confortablement aménagé un long avenir; elles partirent, les unes pour la prison, les autres pour l'exil;

les sans-culottes prirent leur place. Là où elles avaient bâti, ils démolirent; sans nécessité, pour le plaisir d'abattre, ils renversèrent le cloître, brisèrent les écussons, martelèrent les cloches; puis, dans les ruines chacun trouva des pierres pour clore sa vigne ou du bois pour allumer son feu : ce qui resta fut mis en vente.

Au cours de son pieux travail, M. Méhu cite le nom d'un moine bénédictin qui vivait au xvii^e siècle, Dom Estiennot : il appartenait à l'abbaye de Saint-Germain des Prés et il passa trente ans de sa vie à parcourir la France, un bâton à la main, s'arrêtant dans les monastères, compulsant les archives, notant ce qu'il y trouvait d'intéressant; puis il raffermissait ses sandales et continuait sa route jusqu'au prochain chartrier. La Bibliothèque nationale possède les quarante-cinq volumes in-f^o, manuscrits latins, résultats de ses recherches, encore aujourd'hui inédites. Je pense que si la renommée se répartissait avec quelque équité, ce moine devrait être compté parmi les grands patriotes : il aima son pays, travailla à sa gloire et édifia un monument plus durable que ceux qu'échafaudent, éphémères, tant de politiciens bruyants dont le nom est fameux mais dont l'œuvre débile est depuis longtemps abolie.

Ce que Dom Estiennot a fait pour les titres des abbayes de son temps, M. Méhu l'a entrepris et mené à bien pour le Chapitre de Salles en Beaujolais. A quoi n'arrive-t-on point par la patience et le labeur? Cette noble institution dont quelques vestiges subsistent, il l'a reconstituée, recrée, ressuscitée : la voici, aux diverses phases, pénibles ou triomphales de ses annales, et rien ne nous échappe : depuis tant d'années, le chercheur s'est obstiné à son œuvre, qu'il a réussi à la parfaire singulièrement. Salles est là, et

ses chanoinesses, avec leurs maisons, leur beau cloître, leur salle capitulaire, leur puits, leurs chartes, leur église, voire avec leur mobilier et leur costume. D'heureuses fortunes ont servi M. Méhu, ainsi qu'il arrive toujours aux tenaces et aux passionnés : il a retrouvé même une survivante du Salles d'autrefois, Mariette Laroche; fille d'un serviteur du Chapitre, elle avait connu plusieurs de *ces dames* qui, la Terreur finie, revinrent habiter les ruines de leur cher prieuré et s'y fixèrent pour y mourir. Et sa vieille mémoire était pleine d'anecdotes et de souvenirs.

Partout en France il y a des ruines; partout aussi existent de fervents amoureux du passé : à ceux-ci le beau livre que publie M. Méhu doit servir d'exemple et de modèle. Si notre pays n'est plus cet incomparable musée, qu'il fut jadis, d'institutions fameuses et d'admirables monuments, faisons-en du moins, un reliquaire. Sauvons ce qui reste de nos trésors d'art; fixons l'histoire de ce qui n'est plus : en la faisant connaître aux plus indifférents, aux plus humbles, nous lutterons contre ce vandalisme envahissant qui n'est, souvent, qu'ignorance. « La fatalité de notre sang, écrivait un philosophe qu'attristait ce spectacle de tant de destructions inutiles, la fatalité de notre sang, c'est le suicide intermittent; les ennemis du dehors, les barbares extérieurs ne sont qu'un accident : ce sont les barbares du dedans qui font déchoir notre France de son rang et de sa qualité. »

G. LENOTRE.